

A quarante ans, Etienne Dahô s'offre l'Eden

Après cinq ans d'absence, le Rennais exilé à Londres revient avec un nouvel album empli de sentiments et de nouvelles musiques. Rencontre.

Dahô a pris son temps. Le temps de s'en aller sous des cieux plus cléments, victime d'une drôle de rumeur l'annonçant mort et enterré. Il a quitté la Butte Montmartre, pour poser ses valises à Londres. Pas tout à fait *terra incognita*, puisque les soubressauts de la métropole anglaise avaient déjà accompagné la gestation de *Pop Satori*, album-charnière conçu par le sorcier des sons William Orbit il y a dix ans de cela.

De retour à Londres, Dahô sort beaucoup et s'imprègne des nouvelles sonorités de la scène anglaise, dont «Eden», sixième album studio, est un beau passage en revue longtemps attendu.

Je n'avais pas de direction et ça me barrait de repasser par les sentiers que j'avais déjà empruntés. A Londres, j'ai commencé à travailler avec des musiciens sans trop savoir où j'allais. Là-dessus, je me suis lancé dans le projet Saint Etienne Dahô avec le groupe Saint Etienne. Etrange, alors que ça n'a pas marché en France, le disque a cartonné en Angleterre. Puis, petit à petit, le nouvel album s'est mis en place. Justement, «Eden» est une belle collection de nouvelles sonorités.

Oui, j'ai emprunté des rythmes, des sonorités pour les mettre au service de ce que j'avais à dire. Pour évoquer la rencontre, cet amour-passion auquel on rêve tous (la chanson «Au Commencement»), j'ai utilisé des rythmes drum'n'bass mélangés à un orchestre de quarante musiciens. La chanson est cohérente, il ne s'agit pas d'une association bidon pour sonner moderne.

De la pochette, où vous posez au bord de la mer, à certains titres revisitant la chanson française classique on vous sent apaisé, serein.



Etienne Dahô: «Je me sens totalement en accord avec cet album, ma gueule et mon âge».

D'une certaine manière. Mais, comme tout le monde, il y a des moments où je replonge. Cette affaire de rumeur m'a permis de mourir pour renaître. Pendant des années, j'avais été un petit soldat qui serrait les dents, sans trop laisser paraître – l'impression de passer sur une autoroute sans rien voir – mais je voulais redevenir celui que j'étais vraiment. Je me sens vivant, en droit de pleurer, d'aimer, d'être sensible. Alors que tant de gens serrent les dents jusqu'à ce que ça casse.

Et le fait d'avoir quarante ans, comment le vivez-vous?

Les âges charnières – 20, 30 ou 40 ans – n'ont jamais signifié grand-chose pour moi. En fait, j'ai failli ne pas me rendre compte que j'avais quarante ans. Ce sont mes rares amis qui m'ont appelé en me disant «alors, t'es pas trop triste?». Ce

jour-là, j'ai surtout écrit le texte de «Eden», dans lequel je joue sur le jeu de mot Eden-Etienne. La trouvaille n'est pas de moi: dans les moments tendres, une personne qui m'était proche m'appelait souvent Eden. C'est mignon.

Sur la chanson «Les bords de Seine», vous faites un duo avec la chanteuse Astrud Gilberto. Vous aimez les rencontres?

L'élaboration de «Eden» a été l'occasion de travailler avec des artistes très divers, à commencer par le chef d'orchestre David Whitaker, un vieux monsieur très anglais qui a travaillé avec Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Nico ou les Rolling Stones. Beaucoup d'autres, comme mon complice Arnold Tibboust ou Sarah Cracknell de Saint Etienne m'ont amené des morceaux. Quant à Astrud Gilberto (la voix du

mythique «The girl from Ipanema» de Joao Gilberto et Stan Getz, n.d.l.r.), je lui ai simplement demandé si elle voulait bien chanter avec moi. Elle a tout de suite répondu oui, ce qui est génial car elle se fait très rare depuis un moment. Le résultat de cette rencontre est un mélange de musique brésilienne, de chanson française, de hip hop et de sonorités orientales. C'est très étrange...

Cet album, comment le définiriez-vous?

Je crois qu'il est comme moi, qu'il est juste. Je me sens totalement en accord avec lui, avec ma gueule, mes cheveux qui virent au gris et mon âge; un grand sentiment de cohérence et beaucoup d'amour.

Vincent Sager